

Le travail de rue en 2024 : essence, diversité et spécificité d'une pratique pas si mystérieuse



Produit par HORS-CHAMPS

Miguel Bergeron-Longpré
Jean François St-Onge

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	6
CONTEXTE DE LA DÉMARCHE	7
PROBLÉMATIQUE RETENUE	8
OBJECTIFS DE RECHERCHE	10
Objectifs principaux	10
Sous-objectifs	10
MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE	11
Pour l'élaboration des objectifs de recherche et de la problématique	11
L'appropriation des écrits pertinents	11
Entretien semi-dirigé individuel et de groupes	11
Profil des participants	12
1. LA DIVERSITÉ DU TRAVAIL DE RUE	13
Travail de rue généraliste	14
Travail de rue par population/groupes : jeunesse et adulte (itinérance)	17
Travail de rue par problématiques	20
Travail de rue en ville et en région	22
Diversité des champs d'interventions	23
De l'influence de la normalisation du financement par projet	24
2. LES SPÉCIFICITÉS DU TRAVAIL DE RUE	25
Si tu devais expliquer le travail de rue à un martien...	27
Une vision du monde : vivre dans un monde à retisser en déficit d'humanité	30
Essence, valeurs et fondamentaux	31
Faire de la rue	32
La création de lien de confiance : la dimension informelle assumée	33
Prendre le temps de prendre le temps qu'on a de moins en moins...	39
De la relation d'être à la relation d'aide	41
La réduction des risques et la distribution de matériel socio-sanitaire	43
La débrouillardise et la spontanéité	46
L'importance de la transmission de la pratique	47
3. LA RECONNAISSANCE DU TRAVAIL DE RUE	48
CONCLUSION	52
BIBLIOGRAPHIE	53

REMERCIEMENTS

Nous remercions ceux et celles qui nous ont accordé un entretien dans le cadre de ce projet. Nous avons rencontré des personnes passionnées par le travail de rue et généreuses dans leur propos et réflexions. De plus, nous saluons l'accueil des personnes qui ont assisté à la présentation de notre travail en mars 2025 dans le cadre de l'assemblée délibérante des membres du Regroupement des organismes communautaires québécois pour le travail de rue (ROCQTR).

Finalement, nous remercions le comité de suivi qui nous a permis d'apporter les ajustements nécessaires au fil du processus.

Bonne lecture.

L'Équipe d'Hors-Champs

**Membre du
comité de suivi**

Pascal Pelletier

adjoint à la direction et aux projets
Impact de Rue Haute-Yamaska

Steve Richard

directeur général
R.A.P. Jeunesse des Laurentides

John Gladu

directeur général
L'Aiguillage

Émilie Rouleau

directrice générale
Écluse des Laurentides

Sarah Jacques

directrice générale
LaRue Bécancour

Maxim Fontaine Matteau

coordonnateur de la vie associative et événements
ROCQTR & ATTRueQ

Audrey Sirois

directrice générale
ROCQTR & ATTRueQ

ACRONYMES

ATTRueQ l'Association des travailleuses et travailleurs de rue du Québec

OCTR Organismes Communautaires en Travail de Rue

ROCQTR Regroupement des organismes communautaires québécois pour le travail de rue

Tr Travailleur de rue

INTRODUCTION

Cela fait plus de 40 ans que des travailleurs et des travailleuses (Tr) de rue tissent des relations, écoutent, accompagnent, soutiennent ou aident des personnes de tous les horizons ; qu'ils soient jeunes, marginalisés, en situation d'itinérance, exclus, isolés, malades, pauvres, consommateurs, nouveaux arrivants, décrocheurs, chômeurs, endeuillés et plus encore. De sorte qu'à ce jour, nous retrouvons plus de 50 organismes membres du ROCQTR et au-delà de 350 travailleurs affiliés à l'*Association des travailleuses et travailleurs de rue du Québec* (ATTRueQ).

Pourtant, chez des acteurs du milieu institutionnel — de la santé, de l'éducation, les élus, les employés municipaux, etc. — et une partie des citoyens, une aura mystérieuse entoure le rôle et les actions des *Organismes Communautaires en Travail de Rue* (OCTR) et celui de leurs travailleurs.

Le travail de rue — au sens des organismes et des travailleurs — serait trop souvent incompris ou réduit à des clichés.

Suivant ce constat, nous espérons que ce travail saura inspirer les membres du ROCQTR dans leur effort de valorisation (reconnaissance) du rôle des OCTR et des travailleurs.

CONTEXTE DE LA DÉMARCHE

Ce document est le résultat d'un travail amorcé à l'automne 2023 dans le cadre de la réalisation du *Portrait des Organismes Communautaires Québécois en Travail de Rue 2024*. En plus du portrait, nous avons le mandat d'identifier des éléments susceptibles d'être approfondis. À ce moment, plusieurs constats et pistes d'investigations ont été soulevés avec le comité de suivi afin qu'ils nous orientent vers les intérêts des membres du ROCQTR.

○ PROBLÉMATIQUE RETENUE

Le travail de rue est une approche de nature discrète qui ne recherche pas l'attention de monsieur-madame-tout-le-monde. Si bien qu'une forme de mystère entoure le travail de rue pour les non-initiés. Dans l'imaginaire collectif, le travail de rue est souvent réduit à ses dimensions sensationnalistes ou clichées qui ne rendent pas compte de sa profondeur. Cela dit, le mystère, voir l'opacité du travail de rue découlerait aussi d'une difficulté à traduire concrètement et d'une façon assumée ce que « fait » le travail de rue.

De nombreux écrits ont défini le travail de rue de sorte qu'il possède des assises théoriques, des fondamentaux et un historique documenté. Cependant, en dépit de la richesse de ces travaux et les diverses formations, séminaires, court-métrage, etc., des OCTR cherchent toujours la *meilleure* façon de *montrer* le travail de rue « sans le mettre à nu » (E24).

L'effort de valorisation du rôle des OCTR auquel œuvre le ROCQTR, nous l'espérons, pourra se nourrir de ce travail qui aborde la diversité et les spécificités du travail de rue.

Soulignons que ce projet s'inscrit dans un contexte qui pèse sur les OCTR et qui rend la valorisation de leur travail plus importante que jamais. À cet effet, citons l'augmentation du nombre de personnes en situation de précarité un peu partout au Québec ainsi que l'aggravation des enjeux vécus (Gaudreau, 2020 ; MacDonald, 2024 ; MSSS, 2022). Ajoutons, l'accélération du déploiement d'une multitude d'initiatives institutionnelles dites de proximité (« d'aller-vers ») qui ne pourraient ou ne devraient pas se substituer aux travailleurs de rue (Portrait 2024).

Notre travail nous a permis de vérifier que la problématique choisie résonnait chez les participants :

« Je pense qu'en général, **la pratique devrait se faire connaître** pour la protéger » E05

« On a l'impression qu'on est toujours en train de défendre une pratique qui pour nous fait sens, mais que les autres ne comprennent pas bien » E02

« Tu sais, le travail de rue, c'est quand même super abstrait, fait que ça m'a, ça a été mon gros défi, ça, mes deux premières années, d'être capable d'expliquer c'est quoi le travail de rue » E10

« On sent bien qu'il y a des gens qui ne comprennent pas, qui pensent qu'on est des gens qui viennent de la rue puis qui se sont recyclés pour aider les gens de la rue » E40

« Ça serait le fun de pouvoir dire "Je suis travailleur de rue" et que les gens sachent tout de suite ce que je fais » E24

« Honnêtement, je ne pense pas que le travail de rue c'est bien compris ou reconnu. Souvent, quand j'explique ce que je fais, le monde n'a aucune idée » E41.

OBJECTIFS DE RECHERCHE

Objectifs principaux

Illustrer la diversité et les spécificités du travail de rue — compris comme étant la pratique et les organismes porteurs de la pratique — «Que disent-ils? Que font-ils? Comment le font-ils?»;

Nourrir l'argumentaire des OCTR dans la défense de leur rôle pour favoriser la reconnaissance du travail de rue auprès de la population, des bailleurs de fonds et des partenaires.

Sous-objectifs

Tracer les contours de la pratique du travail de rue et le rôle des OCTR en 2024 ;

Comprendre comment le travail de rue négocie la complexité des enjeux contemporains par rapport à ce qu'il estime comme son « essence » ou sa « nature » ;

Produire un document accessible, utile, lisible, et concis.

○ MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

Nous disposions de 9 mois pour mener le projet à terme. Dans les circonstances, le défi consistait à trouver une méthode de travail qui permettrait d'atteindre nos objectifs sans tourner les coins ronds.

Pour l'élaboration des objectifs de recherche et de la problématique

Nous avons été assistés par les membres du comité de suivi à la suite de la présentation du portrait des OCTR au printemps 2024. Notre équipe a exposé au comité, lors d'une rencontre de travail, 4 différentes orientations «thématiques» possibles inspirées des données du portrait.

L'appropriation des écrits pertinents

Les délais et les moyens ne permettaient pas de faire une revue de littérature «traditionnelle». Les textes consultés se retrouvent dans la bibliographie.

Entretien semi-dirigé individuel et de groupes

Nous avons priorisé les entretiens individuels et de groupe avec des travailleurs de rues, coordonnateurs en travail de rue et des membres de la direction.

Les entretiens d'une durée de 45 minutes à 1 heure ont eu lieu entre juin et septembre 2024. Pour le recrutement, nous avons profité de notre présence au séminaire de l'ATTRueQ au printemps 2024 afin de solliciter la participation. Ensuite, nous avons demandé au ROCQTR de diffuser une invitation aux membres dans un premier envoi courriel en mai 2024. Une deuxième sollicitation a été envoyée en août 2024.

Profil des participants

Nous avons interrogé formellement **un total de 41 personnes** pour ce travail.

Individuellement	En groupe
13 travailleurs et travailleuses de rue (6 hommes et 7 femmes)	Un groupe de 11 : 9 Tr et de 2 coordonnateurs et coordonnatrice
9 coordonnateurs et coordonnatrices (4 hommes et 5 femmes)	Un groupe de 2 Tr.
6 membres de la direction d'un OCTR (5 hommes et 1 femme)	

Nous avons tenté de trouver un équilibre entre :

- Les hommes et les femmes ;
- Les organismes en zones urbaines, périurbaines et rurales ;
- Les organismes avec plusieurs projets et employés et ceux principalement dédiés au travail de rue et avec moins d'employés ;
- Les différentes formes de travail de rue : jeunesse, itinérance, etc.

À noter que la grande majorité des coordonnateurs et coordonnatrices (cliniques) rencontrés étaient auparavant des Tr. Fait intéressant, plusieurs personnes interrogées œuvrent en travail de rue par le « hasard des choses » et soulignent qu'ils en ont peu ou pas entendu parler lors de leur parcours scolaire.

1. LA DIVERSITÉ DU TRAVAIL DE RUE

Bien que le travail de rue soit uni par des valeurs et des fondamentaux communs sur lesquels nous reviendrons, nous avons constaté qu'il y cohabite différentes « formes » de travail de rue. Cette diversité s'exprime à plusieurs niveaux que nous n'épuiserons pas.

Le découpage proposé pour illustrer la variété de formes n'est pas un jugement de valeur visant à séparer le bon du mauvais travail de rue. Il ne s'agit pas de définir ce que serait le travail dans sa pureté originelle, mais simplement d'illustrer une réalité complexe qui trace les contours du travail de rue contemporain.

Travail de rue généraliste

« Quand on parle d'à qui on s'adresse, qui qu'on côtoie au quotidien, bien, c'est tous les gens qui peuvent être potentiellement rejoints [...] ça se peut aussi que je parle à la petite madame qui est toujours assise sur le banc de parc » E20

« Mais c'est sûr que les mandats spécifiques, c'est une menace, ça vire en travail de milieu, ça sort le « généraliste » de la chose » E12

« Je suis autour, je suis généraliste, si besoin spécifique, je réfère » E27

« Oui, aux accompagnements, oui, on peut faire des suivis, mais ce n'est pas notre job unique. [...] ma job, c'est de référer après vers les personnes qui ont plus les compétences pour le faire. On reste généralistes, spécialistes de rien » E10

Le **travail de rue généraliste** est le plus souvent perçu comme un idéal vers lequel doit tendre la pratique et ce, même si différentes compréhensions de la même notion coexistent.

Dans une première acceptation, il est reconnu que l'approche généraliste ne cible pas un groupe d'âge en particulier ou des personnes avec des enjeux particuliers. Ici, le travail de rue généraliste s'imprègne de la communauté (territoire) dans lequel il s'enracine, il agit comme un « liant », tissant des liens et entretenant des relations avec jeunes et moins jeunes vivant des difficultés multiples (toujours en fonction des balises et orientations éthiques). Le travail de rue généraliste intervient sur plusieurs domaines comme le logement, la santé, les enjeux relationnels, l'isolement, la consommation, etc. Toutefois, le travailleur de rue ne se considère pas comme un spécialiste de ces enjeux spécifiques.

D'autres affirment qu'ils sont généralistes, et ce même lorsqu'ils œuvrent auprès d'un groupe en particulier. À titre d'exemple, nous lisons sur le site web d'un organisme membre du ROCQTR que pour eux : « Le travail de rue généraliste s'adresse surtout aux personnes qui consomment des substances » (ce qui diffère de la première compréhension). Dans ce cas-ci, comme pour la première acceptation, un travailleur de rue « itinérance/substance » et « spécialiste de rien » ne s'intéressera pas qu'à l'itinérance de la personne ou aux « problèmes d'utilisation de substances » qu'elle vit face à cette situation. Dans cette vision alternative du généraliste, nous flirtons avec l'approche globale — voire humaniste — mais ciblant un groupe ou un enjeu particulier.

Finalement, l'approche généraliste s'incarne aussi chez des travailleurs rencontrés à travers une posture « humaniste » qui place la dignité humaine, la bienveillance et l'humanisation des rapports sociaux au centre de ses actions (en amont de la réponse aux besoins). Généraliste, car s'intéressant à l'être humain dans son humanité avant tout et non par rapport à un enjeu ou un problème spécifique.

Toutes les formes de travail de rue — généraliste ou non — ont ceci en commun d'aborder les personnes dans leur humanité, par souci de dignité, alors qu'ils s'intéressent autant aux besoins des personnes qu'à leur désirs.

Nous avons constaté que l'idée d'un travail de rue « généraliste » compris comme étant le fait de ne pas être « spécialiste de rien » ne rend pas toujours justice au savoir-faire du travail de rue et entraîne une confusion susceptible de brouiller notre compréhension de la pratique.

En travail de rue, les travailleurs effectuent un nombre quasi infini d'interventions : ils rédigent des CV, recherchent des appartements, font de l'aide aux devoirs, de la distribution de matériel, mais aussi ils peuvent cuisiner, jouer au basket, jogger et encore. En revanche, cela ne signifie pas que le Tr est un conseiller en emploi ou en logement, un livreur, un enseignant, un Chef, un coach de basket ou un marathonien !

Mais... est-il pour autant un spécialiste « de rien » ?

Comme nous le verrons, n'est-il pas un spécialiste de « la rue » et de sa communauté ? De la création de lien par l'informel ? De l'adaptation au rythme ? De l'intervention sans finalité ? De la réduction des risques ? etc. D'autres diraient, dans le cas des Tr « jeunesse » ou « itinérance », que ces derniers maîtrisent tels des spécialistes la réalité et les enjeux vécus de ces personnes.

Nous croyons important de souligner qu'il y a une différence entre un généraliste et un spécialiste de rien... Un médecin généraliste demeure « spécialiste » de la santé !

Cela dit, est-il pour autant nécessaire de s'inscrire dans le lexique des « spécialistes » afin de valoriser la pratique ? Si oui, ne vaudrait-il pas mieux mentionner ce dont nous sommes les spécialistes avec plus de clarté ?

Travail de rue par population/groupes : jeunesse et adulte (itinérance)

Les deux groupes qui sont principalement ciblés par les OCTR sont les jeunes et les adultes.

Le groupe jeune vise les 12-17 ans, parfois les 12-25 ans, voire les 16-30 ans. Le groupe « adulte » renvoie essentiellement aux personnes en situation d’itinérance et/ou consommatrices de substances (mais « pas que » selon les OCTR). Toutefois, soulignons que tous les adultes ne sont pas en situation d’itinérance, que toutes les personnes en situation d’itinérance ne sont pas consommatrices de substances (ou adultes), et que selon les endroits, la majorité des consommateurs de substances ne sont pas en situation d’itinérance. Autrement dit, même cette classification – itinérance, adulte, consommateur de substance — demeure par moment imprécise puisque ces éléments ne sont pas synonymes.

Les personnes rencontrées ont soulevé quelques particularités qui distingueraient le travail de rue jeunesse et adulte/itinérance, en voici quelques-unes.

« **Ce sont les milieux qui changent, mais pas les fondamentaux** » E01

« **avec les adultes, quand ils viennent vers nous, il y a tellement de besoins, c'est tellement criant. Des fois, les demandes arrivent plus vite. Moi, je le vois dans mon travail de rue, la différence entre les deux** » E07

« **Honnêtement, avec les jeunes, c'est toujours un peu plus long** » E32

« **Arriver dans une école ce n'est pas comme dans un campement [...] nous, on a un petit peu séparé [le] jeunesse de l'adulte** » E02

« **Je trouve qu'avec les ados, j'ai souvent beaucoup plus accès à la relation d'être plus facilement** parce qu'il y a moins de demandes concrètes. On est plus dans discuter, réfléchir, en prévention » E07

« **Parce que le volet adulte, bien, les adultes sont plus aptes à nommer leurs besoins et souvent, leurs besoins sont plus urgents [...]** au volet adulte, on est plus dans l'itinérance, on est plus dans de la consommation, on est vraiment dans des gens, tu sais, ils ont tout essayé, puis ça ne marche pas » E18

Travail de rue jeunesse et adulte

Éléments distinctifs	Travail de rue jeunesse	Travail de rue adulte/itinérance
Création de lien et réponses aux besoins	Le plus souvent la création de lien vient en amont de la demande (réponse à des besoins). Il est plus facile « d'être là » et de prendre son temps.	En itinérance, il n'est pas rare que le besoin « précède » la création du lien de confiance, en particulier dans le cas de l'itinérance chronique et des personnes vivant des situations d'urgence. Les travailleurs peuvent être rapidement submergés de demandes d'accompagnement et avoir moins de temps pour juste « être là » et faire de la rue.
Des besoins différents qui supposent des réponses différentes	Les besoins sont plus au niveau des enjeux relationnels, de transitions scolaires, prévention (ex. relations amoureuses saines), sensibilisation, etc. On a plus la chance de « prendre le temps ».	Les besoins primaires prennent plus de place (se nourrir, se vêtir, se loger, etc.). Plus souvent confronté à des urgences et des situations <i>chaotiques</i> .
Milieus de vie différents	Parcs, installations sportives, loisirs, écoles, maisons de jeunes, etc.	Parcs, campements, autour des refuges, lieu de quête, piaule, hôtel, etc.
Calendrier scolaire et calendrier <i>climat</i> économique	Les rentrées scolaires et fins d'année, les périodes d'examens, les congés pédagogiques, les vacances estivales influencent les jeunes et le travail de rue.	Les saisons, les débuts de mois, les fins de mois, les crises économiques (ex. logement) influencent la réalité des personnes itinérantes et le travail de rue.
Rapport aux institutions	Le défi consiste souvent à ce que les jeunes maintiennent un lien positif avec les institutions (ex. persévérance scolaire).	Avec les personnes en situation d'itinérance, le travail consiste plus à les « ramener » vers (lorsqu'ils en manifestent le souhait et lorsque cela est possible).
De la continuité du lien	Il n'est pas rare de voir les jeunes devenir adultes, de les accompagner, par exemple, de l'entrée au secondaire jusqu'au diplôme ou au DEP.	En itinérance les gens partent et reviennent, c'est plus « instable » et moins « cyclique » comme groupe.

Des personnes rencontrées ont manifesté leurs inquiétudes face au futur du travail de rue jeunesse qu'ils craignent de voir se marginaliser. Plusieurs personnes nomment le besoin de valoriser le travail de rue « jeunesse » duquel sont nés plusieurs des « fondamentaux » sur lesquels nous nous pencherons en deuxième partie.

Travail de rue par problématiques

Nous avons également rencontré du travail de rue associé à un « enjeu » social, mais aussi des mandats qui combinent un groupe et un enjeu :

- Travail de rue « exploitation sexuelle/sexologie »
- Travail de rue « prévention des surdoses »
- Travail de rue volet « cohabitation »
- Travail de rue « autochtone » (groupe) **et** « maintien en logement » (enjeu)

Dans tous les cas, les travailleurs ont signifié qu'ils s'inspirent malgré tout de l'idéal généraliste et insistent sur l'importance de ne pas réduire les personnes aux problématiques associées à leur mandat. Même lorsque financé pour un mandat X, il n'est pas rare que le travail effectué soit finalement généraliste. En revanche, telle que mentionnée plus tôt, cette réalité des OCTR heurte les fondements du travail de rue puisque ce sont officiellement des mandats spécifiques avec une finalité nommée. D'ailleurs, plusieurs sites web d'OCTR distinguent clairement le volet/service/projet jeunesse du volet/service/projet itinérance.

- Nous retrouvons des OCTR qui ne possèdent que du travail de rue généraliste au sens de sa première acceptation (tout âge, tous enjeux) ;
- Nous retrouvons des OCTR avec du travail de rue jeunesse et adulte ;
- Nous retrouvons des OCTR avec un seul volet. Ex. que jeunesse ou qu'itinérance ;
- Nous retrouvons des OCTR avec un volet généraliste et un lié à l'exploitation sexuelle (mais couvrant l'itinérance) ;
- Et, plusieurs autres combinaisons sont possibles.

Ensuite...

- Nous retrouvons des OCTR constitués à 95 % de travailleurs de rue et d'autres où ils sont en minorité ;
- Nous retrouvons des OCTR dont le travail de rue est inscrit dans la mission, d'autre pour qui ce n'est qu'un service. Le défi pour ces derniers — toujours selon les personnes rencontrées — consiste à maintenir l'esprit du travail de rue à travers tous les « services » : unité mobile, centre de jour, etc. ;
- Et nous retrouvons plusieurs autres variétés d'organisation des volets jeunesse et itinérance dans les OCTR.

Ces éléments participent de la diversité des formes du travail de rue...

Travail de rue en ville et en région

Évidemment, puisque le travail de rue prend la couleur du milieu dans lequel il s'enracine, la différence entre les milieux participe à la diversité de l'approche.

- À l'évidence, être là et faire de la rue, dans un quartier montréalais ou 20 villes et campagne sur un territoire de 800 km², ce n'est pas la même chose (pensons simplement à l'organisation du travail) ;
- Les enjeux liés à l'anonymat et à la confidentialité ne se posent pas nécessairement de la même façon dans une grande ville que dans un village où « tout le monde connaît tout le monde » ;
- En région plus éloignée, il n'est pas rare que l'OCTR soit l'organisme de référence pour toutes sortes de questions liées à la marginalité ;
- De ce fait, l'importance accordée par les OCTR à la dimension collective à travers l'enracinement dans la communauté (au sens large) semble plus présente à l'extérieur des grands centres ;
- Finalement, la diversité du travail de rue s'exprime à travers les différentes formes prises par les OCTR sur le territoire québécois. À cet effet, chaque région possède son micro-récit permettant de mieux comprendre pourquoi ce qui est fait dans une région ne l'est pas nécessairement ailleurs.

Diversité des champs d'interventions

Une autre manière d'illustrer la diversité du travail de rue consiste à montrer la diversité des champs d'interventions dont ils sont les acteurs. Sur ce point, le portrait 2024 était plutôt clair. En fonction de la « forme » de travail de rue, certains types d'interventions seront plus fréquents que d'autres.

La diversité du travail de rue se manifeste aussi à travers la diversité des projets que portent désormais plusieurs OCTR : centre de jour, site fixe, unité mobile, hébergement, etc. (voir portrait 2024).

Les principales problématiques, difficultés ou besoins rencontrés par les OCTR et les Tr tirés du portrait 2024 sont les suivants :

- La santé mentale et physique ;
- L'itinérance et le logement ;
- Consommation, dépendance ou trouble d'usage de substance ;
- L'isolement, les besoins de socialisation et les difficultés relationnelles ;
- La judiciarisation, la violence ou la criminalité ;
- La pauvreté et la faim.

De l'influence de la normalisation du financement par projet

Comme nous l'avons rapidement illustré dans le Portrait 2024, depuis plus de 20 ans, le financement par projet a favorisé l'émergence de travail de rue destiné à des « groupes » (ex. jeunesse, adulte, autochtone) ou lié à des « enjeux » (ex. itinérance, exploitation sexuelle, prévention des surdoses, cohabitation, maintien en logement, etc.). Lorsque enchâssée à un financement par projet, cette forme de travail de rue « particulariste » met au défi les fondamentaux portés par les OCTR et les travailleurs.

Citons quelques exemples :

- Le risque d'être submergé par une tâche (mission) unique. Ex. : ne faire que des accompagnements, que de la recherche de logement, que de la distribution de matériel, etc. ;
- Le risque de ne plus accorder suffisamment de temps aux travailleurs pour « faire » de la rue, « prendre le temps de prendre le temps » et respecter le rythme des personnes ;
- Le risque de délaissier la création des liens « informels » aux fondements de la socialité primaire chère au travail de rue au profit d'une posture plus impersonnelle axée sur l'efficacité (ex. maximisation du nombre de personnes rejointes) et la réponse aux besoins « utilitaires ».

2 ● **LES SPÉCIFICITÉS DU TRAVAIL DE RUE**

Lorsque interrogés sur la spécificité du travail de rue, nous devions parfois interrompre nos interlocuteurs qui étaient, disons-le, allumés par le sujet.

Nous avons constaté au cours de la démarche qu'il n'est pas rare que des personnes prennent appui sur l'essence, les valeurs ou les fondamentaux afin de parler du travail de rue. Peut-être que ce réflexe s'explique en partie par le consensus sur les valeurs à travers les différentes « formes » de travail de rue. Or, malgré leur importance, certaines valeurs ne permettent pas toujours de mieux comprendre ce qui est fait et comment.

Ailleurs, nous avons constaté que des personnes définissent le travail de rue par la négative avec des formulations commençant par « le travail de rue, ce n'est pas... ». Malheureusement, ce genre de formulation ne permet pas toujours de clarifier la pratique sinon que de nous informer sur ce que l'interlocuteur pense des autres pratiques de proximité.

Suivant ces constats, nous avons deux objectifs pour cette partie. D'abord, enrichir l'argumentaire autour des valeurs en insistant sur les plus évocatrices et celles à même de mieux illustrer la spécificité de la pratique. Ensuite, nous souhaitons que les participants insistent sur ce qu'est le travail de rue, plutôt que sur ce qu'il n'est pas (autrement dit, ne pas se définir que par rapport à l'autre ou par ce qu'il ne fait « pas »).

Ci-dessous, les deux définitions limpides qui sont quasi-identiques résument bien l'essence des propos recueillis et permettent déjà une première illustration :

○ Si tu devais expliquer le travail de rue à un martien...

« **Aller rejoindre les gens** dans les espaces, **dans les milieux de vie**, qui va essayer de **créer un lien**, qui va essayer de développer **surtout une relation** [...] pour être ensuite une personne pivot, **une personne-ressource**, une personne qui peut en fait accompagner **les personnes qui ont peut-être plus de difficultés** à cheminer vers une réponse à leurs besoins et les **amener vers un mieux-être** » E02

« **Rejoindre les gens marginalisés** se déplacer **dans leur milieu de vie** pour pouvoir tisser un **lien de confiance** avec ces gens-là. Mon objectif à moi, c'est **d'être là**, une présence, une écoute, **de les accompagner** dans ce qui pour eux va **améliorer leurs conditions de vie**. Ça peut être l'accompagnement, ça peut être **la référence**, ça peut être **des discussions** » E07

Par ailleurs, des personnes rencontrées avaient de la difficulté à se positionner en quelques mots, quelques secondes. Ce qui vient appuyer notre problématique initiale à savoir que le travail de rue a parfois de la difficulté à résumer ce qu'il est et ce qu'il fait :

« J'ai combien de temps ? J'ai la version 5 minutes ou la version 45 heures » E10

« J'ai déjà répondu à cette question-là pendant plus de deux heures dans ma vie. Il faut essayer d'être bref, mais c'est difficile. » E12

« C'est tellement simple que ça devient compliqué à expliquer » E20

« Ça fait à peu près 30 ou 45 minutes, une heure qu'on se parle. Oui. Puis, je dirais que je pense qu'on n'a pas fait le tour de ce que c'est le travail de rue » E14

Chez une minorité de personnes, tout ramenait à la zone grise, à cette idée que rien n'est jamais pareil, le travail de rue c'est le flou (abstrait) ! C'est ici que la zone grise peut devenir une échappatoire qui entretient le mystère autour du travail plutôt que de nommer ce qu'il est ! Comme si certaines personnes entretiennent volontairement le flou dans un désir de demeurer insaisissable. Évidemment, il ne s'agit pas de nier la part importante de zones grises dans la pratique du Tr, mais de démontrer les particularités qui font la spécificité du travail de rue. En revanche, ce n'est pas parce qu'il y a du flou dans le travail de rue qu'il faut être flou quand nous en parlons.

Voici les valeurs et fondamentaux susceptibles de montrer la spécificité de la pratique.

Nous aborderons particulièrement :

- La vision du monde portée par le travail de rue ;
- L'action de « faire de la rue » ;
- La création de lien dans l'informel assumant la socialité primaire ;
- L'importance de « prendre le temps de prendre le temps » ;
- L'anti-utilitarisme au sens de sans finalité ;
- La relation d'être et la place de l'aide ;
- La réduction des risques.

Une vision du monde : vivre dans un monde à retisser en déficit d'humanité

En amont de l'intervention, le travail de rue est historiquement porteur d'une vision du monde qui a pour conséquence de placer l'humain, la création de lien, l'importance des relations sincères, volontaires, égalitaires et authentiques, au cœur de son action. En fait, si le travail de rue insiste sur ces éléments c'est qu'il estime qu'il y a un manque à ce niveau dans nos sociétés atomisées. Trop de personnes souffrent isolées, trop de jeunes en quête de sens sont laissés à eux-mêmes. Trop de personnes en situation d'itinérance sont déshumanisées au quotidien, etc. Bref, l'importance accordée à la notion de création de liens et de relations en travail de rue témoigne que cela ne va plus nécessairement de soi !

« Puis je pense que le travail de rue, un peu, son rôle, c'est de patcher un peu les trous, puis de faire comme, ici, il y a un trou, puis moi, je vais le patcher tout de suite, mais ma job, ce n'est pas de le patcher pour toujours » E05

Avec l'épuisement des réseaux de solidarités traditionnelles et la multiplication des crises qui se chevauchent — économique, du logement, des hôpitaux, des surdoses, climatiques — le travail de rue retisse à bout de bras les mailles d'un filet de plus en plus « détissé ».

À réfléchir sur la proximité « philosophique » entre le travail de rue et l'approche du « care »

Qu'est-ce que le « care » ?

« L'activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde, en reliant différents éléments (notre corps, nous-mêmes, notre environnement) en un réseau complexe, en soutien à la vie » ?

Citant Joan Tronto, P. Chaniel (2012) dans la Revue du MAUSS, Que donnent les femmes ? Don et « care » : une famille (politique) à recomposer

Essence, valeurs et fondamentaux

Les valeurs, l'essence ou les fondamentaux en rafales.

Ce n'est pas une liste hiérarchisée :

Le savoir-être, le « aller vers » (*reaching out*), la création de lien et de relations de confiance, la confidentialité, le volontariat, les rapports égalitaires, le non-jugement, l'écoute, l'authenticité, l'humanisation des rapports sociaux (reconnaissance), le moment présent, l'« empowerment », la présence dans le milieu et le quotidien des gens, l'accueil *inconditionnel*, l'anti-utilitarisme au sens de sans objectifs prédéterminés ou quantifiables, la réduction des risques, l'entraide, le respect, l'empathie, l'enracinement dans une communauté, la bienveillance, la considération, la débrouillardise/ adaptation, et l'ouverture d'esprit.

« La
base du travail de
rue, c'est le lien, c'est la
création de lien » E14

« Je dirais **le moment présent**. Je
pense que c'est **l'authenticité** » E12

« On parle de **réduction des
méfaits**, on parle d'**approche
volontaire**, on parle
d'**empowerment** » E01

Faire de la rue

À ne pas oublier, le Tr consacre la majorité de son temps dehors, à « faire de la rue ».

À la question « que serait un mauvais travail de rue ? », il y avait consensus : un Tr qui ne ferait pas de rue serait un mauvais Tr. Faire de la rue ce n'est pas que marcher et « être vu », c'est *l'observation*, l'ouverture à la rencontre et la sensibilité de comprendre ce qui se déroule sous nos yeux. C'est aussi reconnaître avec finesse quand aller-vers et quand ne pas y aller, quand interagir dans un registre plus formel et quand verser dans l'informel.

Faire de la rue est une forme d'art du savoir-être.

Le Tr a froid l'hiver et chaud l'été, il connaît les ressources et les organismes, mais aussi les lignes d'autobus, les cloches d'école, les odeurs de son quartier et les commis du dépanneur... « Être là » c'est aussi ça.

Les travailleurs utilisent parfois l'expression « ma rue » lorsqu'ils évoquent leurs boulots. Cette formule ne relève pas d'un sentiment de possession malgré l'utilisation de l'adjectif possessif « ma ». Bien sûr que la rue ne leur appartient pas. Cette expression, parfois mal reçue, traduit plutôt le rapport subjectif du travailleur avec les milieux et les personnes qu'il côtoie. C'est l'une des raisons pour laquelle les personnes insistent à l'effet que « ma rue » ne se transmet pas. Tandis que l'expression « la rue » renvoie au milieu qui préexistait avant le travailleur, dans sa vie naturelle, c'est la rue objective et normative (rue sur laquelle le nouveau travailleur peut être informé). Dans un souci d'améliorer la transmission de la pratique, nous croyons qu'il serait intéressant de développer la réflexion sur la notion de « rue ».

La création de lien de confiance : la dimension informelle assumée

Nous dirions qu'en travail de rue, tous les chemins mènent à la création des liens de confiance. En effet, au fil de nos rencontres, nous avons constaté comment les notions de liens, de savoir-être ou de relation de confiance sont centrales pour le travail de rue.

À la base du lien de confiance, nous retrouvons les enjeux de confidentialité, volontariat, rapport égalitaire, non-jugement, authenticité (Fontaine & Wagner, 2017). Ces principes traversent la pratique depuis ses origines et les personnes rencontrées dans cette démarche y ont également fait référence. En revanche, ce n'est pas tout.

Tous les métiers de l'intervention sociale : intervenants de proximité, travailleurs de milieu, sociaux, psychologues, éducateurs spécialisés, etc., cherchent à leur manière à établir les bases d'une relation de confiance. Nous proposons que ce qui distingue le travail de rue des autres métiers de l'intervention, — et probablement d'un certain travail de milieu et de proximité (mais nous ne souhaitons pas ouvrir cette porte) — ce n'est pas la volonté de créer des liens de confiance, mais **la manière** avec laquelle il propose de le faire.

« C'est qu'on est là juste pour créer des liens avec tout le monde, dans le fond. Ça fait que ma job, c'est de créer des liens » E05

« Le seul service qu'on offre, c'est de tisser un lien sincère, un lien honnête, un lien authentique avec des gens. Un lien de confiance, évidemment, pour éventuellement pouvoir accompagner, supporter adéquatement les personnes qu'on rencontre » E11

« **On est à la limite entre l'ami et l'intervenant. C'est important, la ligne est importante à ne pas franchir, à ne pas être l'ami** » E35

« **Je suis ton compagnon, tu sais [...] je te rends un service [...]** Je partage ton quotidien, tes peines, tes joies, tes peurs, ton état d'âme [...] » E20

« **Comme un ami [...], ça l'aide un peu dans la création de liens de se dévoiler partiellement** » E11

« Tu sais, je veux dire, quand tu parles à un ami, **ton ami, tu es capable de lui dire à peu près n'importe quoi, puis lui [...]** Fais que je pense que c'est là **qu'est notre force**, tu sais. Plus notre lien est fort, plus on est capable d'initier un changement, peut-être, tu sais, d'initier ou de faire pousser une graine de quelque chose, tu sais » E14

« **Mettre de l'avant la qualité de la relation qu'on va développer avec quelqu'un, d'essayer de voir autre chose qu'une personne qui a besoin de services, par exemple** » E24

À notre connaissance, le travail de rue est l'approche qui revendique avec le plus de vigueur la volonté de créer des relations à partir des mécanismes de la socialité primaire, qui sont ceux régulant la famille, l'amitié et la camaraderie. Un registre qui ne relève pas de la loi de l'offre et de la demande ou de la rationalité froide.

« T'sais, moi, quand, mettons, je fais la vaisselle, mon objectif n'est pas d'aider la personne à faire sa vaisselle, c'est de l'accompagner dans un moment de sa vie, pis là, elle fait la vaisselle, je vais en faire avec elle » E20

Prendre le temps de développer une relation sincère, sans objectifs préétablis autres qu'offrir une relation pouvant éventuellement mener à un « coup de main », une relation dans laquelle le travailleur est généreux de sa personne « se dévoilant partiellement » constitue un positionnement, voir un pari, fort et unique.

Les travailleurs regorgent d'anecdotes de la vie quotidienne qui illustrent l'importance des petits moments, des petits gestes qui soudent les relations — en amitié comme en intervention — et qui n'ont pourtant, a priori, rien à voir avec la réponse à un besoin ou une demande de service.

« Je partage ton quotidien, tes peines, tes joies, tes peurs, ton état d'âme » E20

Le lexique entourant l'amitié, l'idée de compagnon, de partage de la vie quotidienne, de relations sincères et authentiques, témoigne de la posture limite du travail de rue. Tous les métiers ne mettent pas la limite au même endroit, tous les Tr ne mettent pas la limite au même endroit, tous les OCTR...

« Il faut tout le temps garder à l'esprit qu'on n'est pas leur meilleur ami, leur parent, leur frère, leur oncle, leur tante. Non, on est quand même un intervenant dans leur vie. Puis ça, il ne faut pas l'oublier » E08

Travail de rue et socialité primaire (informelle)

SOCIALITÉ PRIMAIRE (économie du don et du « care »)	ZONE GRISE	SOCIALITÉ SECONDAIRE (l'offre et la demande)
<p>Généralement associée aux « Anciens », à la « tradition » c'est le registre du : savoir-être, de l'authenticité, de la générosité (ex. en temps et de sa personne)</p>	<p>La limite — zone grise dans laquelle évolue le travail de rue. De tous les métiers de l'intervention, le travail de rue plus que tous les autres assume que les règles de la socialité primaire doivent être mobilisées dans la création de liens de confiance. Sans perdre de vue qu'il est avant tout un travailleur rémunéré, soumis à des lois, des codes, etc.</p>	<p>Généralement associée aux sociétés modernes — à l'économie de marché et la prestation de services (ayant droit/normatif)</p>
<p>« Le premier est celui de la socialité primaire, dans lequel les relations entre les personnes sont réputées l'emporter ou devoir l'emporter en importance sur les rôles fonctionnels qu'elles jouent. Ce registre est celui de la famille, de la parenté et de l'alliance, de l'amitié et de la camaraderie »</p> <p>(ami, humain comme moi — un pied dedans)</p> <p>Caillé, Alain (2004). « Marcel Mauss et le paradigme du don », Sociologie et sociétés, vol. XXXVI, no 2, 141-176.</p>	<p>« <i>Si on devient complètement dans la communauté, on se transforme un peu en pair aidant. Il faut un pied dedans, un pied dehors pour pouvoir rester objectif » E11</i></p> <p>Sur ce défi nous suggérons : (Fustier, 2008, 2012).</p>	<p>« Dans la socialité secondaire au contraire, c'est la fonctionnalité des acteurs sociaux qui importe plus que leur personnalité. Sur le marché, dans la sphère d'action régie par l'État, comme dans le domaine de la science, la loi en principe absolu est celle de l'impersonnalité. Comme la loi de l'offre et de la demande, la loi de l'égalité de tous devant la loi et les lois de la nature se valent en principe sans acception de personne »</p> <p>Intervenant/travailleur rémunéré (un pied dehors)</p> <p>Caillé, Alain (2004). « Marcel Mauss et le paradigme du don », Sociologie et sociétés, vol. XXXVI, no 2, 141-176.</p>

C'est un positionnement délicat qui demande un savoir-faire quasi artisanal, transmis de génération en génération de travailleurs ! Car l'objectif n'est jamais de « faire à croire » à un type de relation qui n'existe pas ou de projeter — induire — sa réalité sur les personnes avec qui ils sont en relation (ni relation d'aide, ni relation amicale).

Pour résumer, le Tr ne performe pas un rôle, il n'est pas caché derrière une « fonction », il est le plus proche de lui-même qu'il peut être, tout en gardant en tête, dans les relations qu'il noue, le poste qu'il occupe.

Une création de lien qui peut se manifester à différents niveaux :

La création de lien entre le travailleur de rue et la personne dans le besoin (la plus centrale)

« **La relation d'individu à individu prend énormément de place** [...] Non, je n'offre pas une relation d'aide, **j'offre une relation de personne à personne** [...] le travail de rue, c'est supposé offrir une relation d'être de personne à personne » E18

La création de lien « vers » les institutions

« Après, une fois que mes liens sont établis avec une majorité de la population, mettons, dans le quartier que je travaille, mon rôle, c'est d'être plus un peu **comme un pont**, mettons, entre la rue, la ressource, la personne, une ressource, mettons, ou une démarche, peu importe » E05

« On tisse des liens avec les gens qu'on rencontre, oui, **mais on tisse aussi des liens avec nos partenaires** » E11

La création de lien « intercommunautaire » (empowerment)

« Si entre eux autres [personnes en situation d'itinérance dans un campement], on arrive à les faire s'entraider et les faire se sensibiliser peut-être aux réalités des autres personnes alentour d'eux, souvent qu'ils côtoient au quotidien sans vraiment se connaître tout le temps » E24

La création de lien « communautaire »

« Le travail de rue est un atout pour un quartier, une région, une société. Pour une communauté aussi » E01

« Pour moi, **on est des individus qui créent des liens dans une communauté**, dans l'objectif de la soutenir quand ça ne va pas bien. [...] bref, on crée des liens, on va vers les gens, on est présents, **on les accompagne dans leurs histoires de vie**, que ça aille bien ou que ça aille mal » E32

En lien avec la création de lien « communautaire » : être dans sa communauté

Le travail de rue ne fait pas sens que dans le registre de la relation d'intervention « individuelle » anonyme et confidentielle. La dimension collective, au sens « d'être dans la communauté », est aussi importante pour la pratique. À notre avis, tenir compte de cette dimension permet d'enrichir notre compréhension du travail de rue.

Une dimension collective qui appartient également au registre de la socialité primaire.

« On est des acteurs dans une communauté » E35

« Le travail de rue, c'est d'être dans la communauté, selon moi, en premier [...] avant d'intervenir, il faut d'abord être dans la communauté » E10

« Puis le travail de rue s'est comme créé une espèce de filet social » E32

Prendre le temps de prendre le temps qu'on a de moins en moins...

L'expression «prendre le temps de prendre le temps» est chère au travail de rue et plutôt à contre-temps des valeurs de performance et d'efficacité actives dans notre société.

D'abord, «prendre le temps de prendre le temps» c'est accepter que les relations ne se construisent pas du jour au lendemain, que nous n'intégrons pas un milieu ou une communauté en quelques jours ou quelques semaines. Le travailleur de rue prend le temps d'observer et d'être observé, sans être intrusif ou pressé, son rôle n'est pas d'éteindre des feux sur appel.

Ensuite, «prendre le temps de prendre le temps» c'est respecter le rythme de la personne. Si cette dernière ne souhaite plus entreprendre une démarche quelconque, le Tr acceptera sans rompre le lien. Nous ne fermons pas de dossier en travail de rue, tout comme il n'y a pas un nombre de rencontres limitées ou d'objectifs obligatoires à atteindre à l'intérieur d'un échancier. Une interaction peut durer 1 minute ou 1 heure selon les circonstances, les demandes ou l'atmosphère. Peut-être s'agira-t-il d'une démarche concrète, ou non... Le seul objectif c'est d'entrer en relation et d'entretenir cette relation dans la durée.

« Pour moi, là, c'est...
C'est exactement là que peut
s'inscrire, en fait, la distinction avec
d'autres... » E02

« Il y a du monde, après 10 minutes
que tu es connue, tu vas déjà avoir des
accompagnements bookés pour les six
prochains mois. Il y en a d'autres qui vont
te demander des semaines, pendant
deux ans avant de te demander
autre chose » E15

Devant la multiplication des crises et l'augmentation de la détresse, cette valeur est confrontée à la réalité des urgences vécues par les personnes. Bien que le travail de rue ne souhaite pas éteindre de feux, il rencontre de plus en plus de personnes en situation d'incendie. Malheureusement, les listes d'attente et l'accessibilité aux services semblent saturées à tous les niveaux.

À propos des urgences...

*« Ça sonne tellement des jours, t'sais, **il y a des périodes dans l'année que ça n'arrête pas** » E12*

*« **Mais la réalité, c'est qu'il n'y en a pas de place**, pis que si la personne ne va pas bien, mais je veux dire, avec plaisir, d'ici 9 à 12 mois, tu vas pouvoir avoir de l'aide, pis d'ici là, ben, on va regarder ce qu'on peut faire, pis c'est là qu'on va se retrouver à éteindre, ou du moins à **essayer d'éteindre des feux qu'on ne devrait même pas avoir à gérer** » E18*

De la relation d'être à la relation d'aide

Le travail de rue place aux fondements de son intervention la relation d'être ou le savoir-être. Dans l'idéal, la relation d'être doit précéder l'aide offerte aux personnes.

La majorité des personnes rencontrées considèrent que si le travail de rue valorise autant la création des liens de confiance par le savoir-être, c'est dans l'optique de se rendre disponible à aider d'une manière différente que d'autres.

« Le savoir-être aussi, c'est comment tu te positionnes, comment tu es capable de rentrer en contact, comment tu es capable de générer une espèce d'échange de confiance, de connecter avec l'autre personne pour qu'après ça, tu deviennes une personne qui peut l'aider » E02

« T'es intervenant, mais t'es pas en relation avec la personne dans le but d'intervenir à tout prix » E18

« C'est sûr que c'est une aide qu'on apporte. On ne fait pas juste parler pour parler » E08

« Tu peux mettre le Tr qui dit « oui, moi, je suis en relation, c'est le savoir-être, tout le kit », mais si tu ne crisses rien avec ta relation, en tant qu'intervenant, qu'est-ce que ça donne ? » E01

Il y a des personnes chez qui la notion de relation d'aide renvoie à quelque chose de péjoratif, car jugée par définition trop autoritaire, inégalitaire et patriarcale au sens de « je sais ce qui est bon pour toi, écoute-moi, je peux t'aider ».

« Je n'aime pas les liens qui commencent avec des demandes ou des réponses à des besoins de la personne [...] la relation d'aide aussi, ça vient comme créer une espèce de vision qu'on est là pour venir aider, un peu comme si on était des humanitaires [...] Je pense qu'on l'appelle relation d'être pour séparer ça de la relation d'aide » E07

« Arriver avec une carte, puis faire comme « je suis travailleur de rue, je peux t'aider », mais on ne fait pas ça en travail de rue [...] » E11

« On n'est pas là pour décider pour eux autres. On n'est pas là pour les sauver » E16

Cela témoigne d'un souhait que la relation qui unit le travailleur et la personne ne soit pas définie par un rapport asymétrique « d'aidant / aidé » (ce qui est tout à fait juste pour tout le monde, personne n'affirme travailler vers une relation d'aide asymétrique). En somme, ils ne souhaitent pas que l'aide définisse la nature de la relation.

Cet empressement à s'opposer à la relation d'aide pourrait donner l'impression que le travail de rue « n'aide pas » ou « n'est pas aidant » ce qui n'est évidemment pas le cas.

« Si ton objectif, dans le travail de rue, c'est d'aller donner de l'aide aux gens, oh, attend un petit peu, là, il va falloir qu'on se parle » E28

Est-ce si « mal » de vouloir aider des personnes qui souhaitent être aidées du moment que les autres valeurs du travail de rue sont respectées ?

*« Pour moi, d'offrir du « care » aux gens, c'est le plus gros trou de service qui soit dans le système [...] (à propos d'aider) **Si je n'ai pas cette intention-là, c'est du travail de rue que je fais ou si c'est juste comme une expérience sociale que je me fais vivre, d'aller rencontrer des gens ?** » E24*

Nous soumettons à la réflexion qu'à contrario de l'aide « autoritaire », celle fondée dans le partage d'une commune vulnérabilité, le souci pour autrui, l'empathie, la sollicitude qui sont des valeurs humanistes et du *care* permettent de ramener « l'aide » dans une perspective qui correspond aux fondamentaux du travail de rue.

La réduction des risques et la distribution de matériel socio-sanitaire

« **je trouve qu'elle est centrale**, quand même, dans notre approche, tu sais » E01

« On ne pourrait pas, je pense, faire du travail de rue en n'étant pas en réduction des risques » [...] E20

« c'est vrai **qu'on travaille fort fort en réduction des méfaits** » E26

« Tu sais, **la réduction des méfaits, c'est aussi, c'est important, c'est d'ailleurs la base** [...] puis c'est aussi ce qui les différencie de plein d'autres intervenants » E23

« **J'ai l'impression qu'on parle quasiment que de ça** » E24

« **Mettons, la réduction des risques au sens large, j'ai l'impression de faire ça constamment** [...] et permet le non-jugement... mon souhait quand je travaille avec les autres, et pour y arriver, bien, par la réduction des risques, c'est comme une façon de le faire, **c'est ça, dans l'accueil sans fixer des objectifs** » E07

« **En faisant une réduction des méfaits, pour moi, ça favorise encore une fois la tolérance** puis le fait de se mettre à la portée de la personne [...] Pour moi, la réduction des méfaits, **le but, c'est la prévention, le point final** » E08

« Oui, ça oui, définitivement. **Ne serait-ce que parce qu'on accompagne la personne dans ses besoins et pas dans les nôtres.** Oui, absolument [...] Le matériel, je pense que... Encore là, je parle d'un point de vue du centre-ville, oui, évidemment, c'est un must, sauf que c'est un outil pour entrer en relation avec les gens » E15

Pour la majorité des personnes rencontrées, la réduction des risques est un *must* en travail de rue, un « incontournable » et une particularité. Le plus souvent elle est comprise au sens du non-jugement et de l'accueil inconditionnel, bien qu'elle ne s'y réduise pas.

La distribution de matériel socio-sanitaire est utilisée comme exemple pour illustrer la réduction des risques (même si elle ne s'y réduit pas). Dans la perspective du travail de rue, la distribution permet d'offrir aux personnes consommatrices un minimum de sécurité, une forme de prévention et dans le meilleur des cas, le début d'une relation. La distribution sous-entend une connaissance du matériel, de la nature des substances consommées et l'ouverture à une rencontre (Le Tr n'est pas un livreur). Par extension, c'est aussi être au front dans la lutte contre les surdoses. D'ailleurs, les équipes de travail de rue furent dans les premières à être formées pour l'administration de la naloxone. De plus, plusieurs OCTR participent à des programmes de *drug testing* ou agissent comme des *leaders* dans les concertations concernant les utilisateurs de drogues par injection ou inhalation.

Mais surtout, selon les personnes rencontrées, la distribution de matériel devrait demeurer — dans le contexte du travail de rue — un outil pour entrer en relation et non une fin en soi.

« C'est que **c'est vraiment un prétexte pour avoir un premier contact** avec des personnes qu'on aurait probablement aucun contact avec eux, autrement que par ça » E21

Je pense que **le matériel est plus là comme outil d'entrer en relation**, de mettre ses bases, plus que d'être en tant que tel » E27

C'est une façon d'ouvrir une porte à quelqu'un pour créer le lien. Fait que si tu deviens un distributeur, t'es plus dans la création ou la valorisation du lien » E20

« Les gens qui me demandent du matériel, **c'est parce qu'ils me connaissent et qu'ils savent que je suis Tr. Là, je pense que c'est à son utilité** » E07

De la journée type à la semaine type

« J'ai toujours évité cette question-là » E03

« Ben, je trouve ça tellement compliqué de répondre à cette question-là, je ne le sais pas quoi répondre, je ne le sais pas » E10

« Je n'aime pas trop dire journée type, parce que je pense que nos journées ne se ressemblent pas, mais nos semaines se ressemblent » E05

« Souvent, ça commence quand même dans la réalité de la chose par ouvrir son téléphone, puis regarder si on a des messages [...] après ça, moi, j'aimais bien juste sortir, puis aller là où le vent me porte sans trop réfléchir [...] il y a des lieux que je veux absolument aller voir cette semaine [...] pour moi, la journée parfaite, c'était vraiment celle où j'étais dans la rue, puis on blablatait avec les gens, puis des fois, on résout des petites affaires de rien. Puis des fois, il y a un gros problème qui arrive avec quelqu'un [...] pour moi, c'est des journées qui étaient le fun parce qu'on a l'impression d'être à la bonne place, d'être dans la rue, d'avoir le temps d'observer le rythme de la ville, le rythme de la rue, comment ça marche, comment ça va » E08

C'est unanime, il n'y a pas de journées types en travail de rue, mais cela ne signifie pas qu'il n'y a pas une forme de routine et d'organisation du temps associée à la pratique.

Plusieurs personnes déterminent des objectifs de semaines, de mois, d'années (ex. « ouvrir » un milieu, rencontrer certaines personnes, participer à certains événements, etc.). Ensuite, afin d'être là, dans la vie quotidienne, le Tr est « obligé » d'avoir certaines habitudes, de privilégier certains moments, de « se donner rendez-vous » ! (ex. être là au moment de la distribution alimentaire, les mardis à la sortie des classes, passer souvent devant le dépanneur ou le même coin de rue, etc.).

Un défi qui se pose parfois relève de la recherche d'un équilibre entre « la rue » et les autres tâches administratives ou partenariales. À cet effet, plusieurs ont parlé de moments réservés (de bureau) pour écouter leurs messages téléphoniques, produire leurs statistiques ou effectuer des recherches particulières en lien avec des demandes.

Certes, il y a une grande liberté d'action, la spontanéité est essentielle dans la pratique, mais cela n'empêche pas de souligner la rigueur des praticiens.

Au dire de plusieurs, une bonne organisation individuelle et collective permet de passer plus de temps dans la rue; ce qui demeure l'objectif central.

La débrouillardise et la spontanéité

La débrouillardise ne doit pas signifier que nous sommes condamnés à toujours faire plus avec moins. Simplement, il n'existe pas toujours un service ou une ressource pour chaque enjeu que rencontre le travail de rue. D'ailleurs, même lorsqu'elles existent, ces ressources débordent de plus en plus ! De ce fait, OCTR et Tr bricolent avec les moyens dont ils disposent afin de faire au mieux. Tout cela exige nécessairement de la débrouillardise et une ouverture à la spontanéité dans les interactions et les actions.

Dans le cas cité, le Tr n'a pas recherché une ressource qui amène les gens à la plage, ni lancé une activité « à la plage tous les mercredis ». Il avait les moyens, le temps et la liberté de le faire et il l'a fait en toute spontanéité avec les objectifs qui étaient les siens : renforcer les liens, se rafraîchir, éprouver du plaisir et encore !

Les travailleurs nous ont partagé de nombreuses anecdotes qui démontrent la place de la débrouillardise dans la construction du travail de rue et comment, dans leur pratique, ils laissent surgir la spontanéité de la vie quotidienne.

« Si les jeunes me disaient, on n'a rien à faire cet été, on aimerait ça aller faire telle affaire, aller à la plage une journée, ça m'arrive de faire, OK, bien, mercredi, je vais jaser avec les parents du quartier. On va passer du temps à la plage [...] la spontanéité avec laquelle je peux le faire, je pense que c'est propre à ma pratique » E07

« La seule place de repas a fermé pendant les semaines de la construction, fait que là, tout le monde a paniqué, ils ne savaient pas quoi faire, puis ils ont dit « hey, travailleur de rue, on vous donne de l'argent, faites des sandwiches, allez les porter » E35

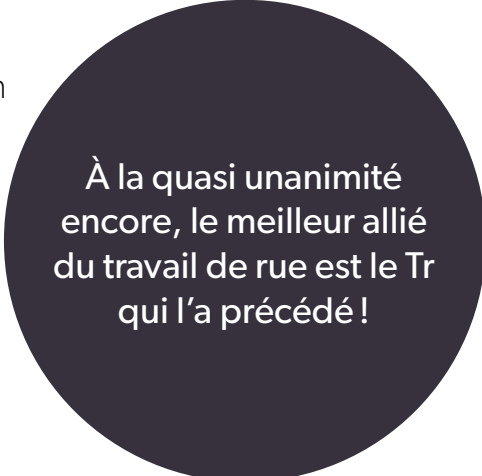
L'importance de la transmission de la pratique

L'oralité, l'apprentissage avec les pairs ou les collègues, le compagnonnage, tout comme les tandems, font partie de la culture du travail de rue et participent de son originalité.

Il est valorisé de « faire de la rue » avec des travailleurs d'autres quartiers, villes ou régions afin d'apprendre les uns des autres. Cela participe à la dimension « orale » du travail. Celle-ci existe également à travers le ROCQTR et l'ATTRueQ. Évidemment, la tradition orale est vivante dans les OCTR. Le travail de rue se transmet notamment entre les Tr (coordonnateurs, anciens Tr) à travers les rencontres d'équipe, supervisions, séminaires et formations. Mais aussi, à travers les discussions informelles entre collègues qui ne sont pas vues comme une perte de temps en travail de rue ; elles sont même encouragées.

Toujours sur les particularités de la transmission, les OCTR accordent une grande importance à la période d'intégration d'un nouveau travailleur. Le plus souvent nous retrouvons une forme de probation et d'intégration graduelle marquée par l'intégration du cellulaire, du sac à dos, de carte, etc. Généralement, cela passe aussi par des périodes d'observations dans la rue, des lectures, des rencontres avec l'équipe et des partenaires. Par ailleurs, chaque organisme possède un modèle d'intégration qui varie et une réflexion est ouverte sur ces enjeux.

Comme pour « le temps de prendre le temps », la transmission de la pratique sous ce mode est de plus en plus affectée pour plusieurs raisons. Citons l'augmentation des problématiques vécues et les demandes « urgentes » qu'elle engendre de la part des personnes accompagnées, partenaires, bailleurs de fonds, etc. La transmission, elle aussi, demande du temps qui n'est plus toujours disponible.



**À la quasi unanimité
encore, le meilleur allié
du travail de rue est le Tr
qui l'a précédé !**

3. LA RECONNAISSANCE DU TRAVAIL DE RUE

**Lorsque nous réfléchissons aux enjeux de reconnaissance,
nous devons nous poser les questions suivantes :**

Qui doit être reconnu ?

« Le » travail de rue ? ou « Le travailleur de rue » ? ou « L'OCTR » ?

Qu'est-ce qui doit être reconnu ?

Notre existence et nos revendications ?

L'approche, les fondamentaux ?

Les interventions ?

L'impact des interventions ?

Par qui doit-on être reconnu ?

Les citoyens ?

Les institutions ?

Les bailleurs de fonds ?

Les personnes dans le besoin ?

Nos pairs ?

« Il y a toujours eu l'espèce de désir de reconnaissance, mais en même temps, il y a toujours eu le désir de « je suis autonome » [...] **Oui, je veux être reconnu, mais (...)** » E02

« Je pourrais te dire, **dans le milieu, on est très bien vu** » E40

« On travaille beaucoup en partenariat avec les autres organismes, même le CLSC » E31

« Il y a quelque chose dans notre militance ou besoin de cette identité-là. Je pense qu'on peut s'identifier des fois à un mythe de travailleur de rue [...] **Dans notre marginalité et dans notre peur d'être diluée avec les autres approches, ça peut des fois créer qu'on est un peu fermé** » E07

« Je pense qu'en tant que regroupement, je pense qu'il y a un mandat qui devrait être lié, par rapport à ça, de prise de position publique et de ne pas hésiter à prendre la place qui nous revient, **parce que moi, je suis d'avis que de travailler dans l'ombre, bien, tu restes dans l'ombre. Ça a ses conséquences** » E10

« Non, mais **je ne veux vraiment pas être reconnue pour préserver aussi cette confidentialité-là avec mon monde** ». (E05)

« Je trouve qu'on est responsable dans le sens où on n'est même pas capable entre nous autres de s'entendre sur ce qu'on est en train de faire [...] J'ai l'impression que c'est une pratique qui est complexée [...] qu'on y croit jusqu'à tant qu'on se fasse questionner [...] **Je pense que le travailleur de rue devrait être plus vocal et s'entendre sur ce qu'on fait. C'est quoi la plus-value de ce qu'on apporte, pourquoi c'est essentiel qu'on ait du monde comme nous qui faisons ce qu'on fait. Pour moi, la clé revient à ce qu'on parlait tantôt quand on parle du « care »** » E24

Essentiellement, au niveau de la pratique des Tr, les enjeux de reconnaissance ne constituent pas un élément majeur. Certes, il y a des questionnements au niveau de la visibilité du travailleur - t-shirts, sac à dos, visibles ou non, présence médiatique, etc. - mais à un niveau plus fondamental, les Tr sont bien reconnus des personnes avec lesquelles ils sont en relation. Pour eux, c'est l'essentiel.

Ensuite, une majorité d'OCTR affirment, eux aussi, qu'ils sont bien reconnus par les différents partenaires du milieu malgré certaines incompréhensions ponctuelles sur la portée de leurs actions (ex. en médiation sociale). Cela dit, plusieurs mentionnent que leur rôle est méconnu de la population générale. En quelque part, le mystère lié au travail de rue pour monsieur-madame-tout-le-monde ne sera jamais complètement dissout de par la nature des personnes et des enjeux liés à la pratique.

Toujours au niveau des OCTR, l'un des enjeux qui est ressorti de ces questionnements se résume ainsi : **la reconnaissance, ça commence par se reconnaître soi-même.**

Nous croyons que cela implique d'apprendre à mieux parler du travail de rue, notamment de sa diversité et de ses spécificités. Sur ce point, il s'agit pour tous les acteurs concernés de dire plus clairement ce qui est fait tout en assumant la diversité des formes du travail de rue et la portée des actions des OCTR. Cela implique d'éviter de nourrir l'ambiguïté et le mystère, « d'être là » où il faut, et surtout **se concentrer sur ce qu'est le travail de rue**. Arrêter de passer par ce qu'il n'est pas.

« Ça se passe vraiment bien. On a vraiment toute une belle reconnaissance » E03 (la reconnaissance de l'organisme)

« Je crois que la pratique doit être plus connue sans nécessairement que le travailleur de rue doit être connu » E12 (la pratique versus le TR)

« Je n'ai pas envie d'être tagué travailleur de rue avec le nom de mon organisme en géant sur mon T-shirt » E12 (La reconnaissance du TR dans la rue)

CONCLUSION

Permettez-nous en guise de conclusion de reprendre un passage de notre présentation du 25 mars 2025 à Nicolet.

Le travail de rue est convivial et généreux, à la fois de son temps et de sa personne. Il embrasse le registre de la socialité primaire lorsqu'il accorde autant d'importance à la relation d'être, à l'authenticité, au respect du rythme, à la non-finalité, et à l'enracinement d'une communauté.

Le travail de rue est ouvert « pour donner un coup de main ». Il est bien plus qu'un bottin ou un kiosque touristique répondant aux multiples demandes. Il est ce bon voisin dans un voisinage en perte de solidarité... Artisan de la convivialité, constamment à l'écoute, oui il répond aux besoins, mais surtout il s'intéresse aux désirs. Équilibriste, il est là, mais pas trop non plus. Un pied dedans, un pied dehors... Il assume cette zone grise entre l'authenticité et les exigences du métier; ami, mais pas exactement...

Nous croyons que l'une des questions qui demeure en suspens n'est plus tant celle de définir le travail de rue, mais plutôt celle de s'entendre sur le rôle des OCTR, la portée de leurs actions et l'impact de celles-ci sur la pratique du travail de rue.

« Tu sais, le travail de rue, c'est comme un gros kiosque d'informations touristiques pour les services psychosociaux » E14

BIBLIOGRAPHIE

Bellot, C. (2003). Les jeunes de la rue : Disparition ou retour des enjeux de classe ? *Lien social et Politiques*, 49, 173-182. <https://doi.org/10.7202/007912ar>

Colombo, A. (2003). La sortie de la rue des jeunes à Montréal : Processus ou objectif d'intervention ? *Nouvelles pratiques sociales*, 16(2), 192-210. <https://doi.org/10.7202/009851ar>

Duval, M., & Fontaine, A. (2000). Lorsque des pratiques différentes se heurtent : Les relations entre les travailleurs de rue et les autres intervenants. *Nouvelles pratiques sociales*, 13(1), 49-67. <https://doi.org/10.7202/000005ar>

Fontaine, A. (2009). L'analyse de la construction culturelle du travail de rue : Un éclairage démocratique sur le renouvellement des pratiques ? *Nouvelles pratiques sociales*, 22(1), 63-76. <https://doi.org/10.7202/039660ar>

Fontaine, A. (2010). Le travail de rue dans l'univers de la rue. *Criminologie*, 43(1), 137-153. <https://doi.org/10.7202/044054ar>

Fontaine, A. (2011). *La culture du travail de rue : Une construction quotidienne*. <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/5178>

Fontaine, A. (2013). Le travail de rue : Accompagner les jeunes au fil de leurs aléas existentiels et quotidiens. *Lien social et Politiques*, 70, 189-203. <https://doi.org/10.7202/1021163ar>

Fontaine, A. (2016). Les travailleurs de rue, témoins-acteurs dans les zones grises de la lutte contre l'intimidation. *Service social*, 62(1), 57-71. <https://doi.org/10.7202/1036335ar>

Fontaine, A., & Wagner, G. (2017). La négociation du sens et des usages des pratiques en travail de rue auprès des jeunes : Rapport de recherche. *ResearchGate*. https://www.researchgate.net/publication/320711640_La_negociation_du_sens_et_des_usages_des_pratiques_en_travail_de_rue_aupres_des_jeunes_rapport_de_recherche

Fustier, P. (2008). La relation d'aide et la question du don. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 6(2), 27-39. <https://doi.org/10.3917/nrp.006.0027>

Gaudreau, L. (2020). *Le promoteur, la banque et le rentier : Fondements et évolution du logement capitaliste* (LUX). <https://luxediteur.com/catalogue/le-promoteur-la-banque-et-le-rentier/>

González Castillo, E. (2016). Le travail de rue et l'environnement social des jeunes. *Nouvelles pratiques sociales*, 28(2), 243-263. <https://doi.org/10.7202/1041190ar>

Greissler, É. (2010). Les jeunes de la rue sont-ils militants ? Une réflexion. *Criminologie*, 43(1), 115-135. <https://doi.org/10.7202/044053ar>

MacDonald, S.-A. (2024). *L'itinérance au Québec : Réalités, ruptures et citoyenneté* (Presses de l'Université du Québec). <https://www.puq.ca/catalogue/livres/itinerance-quebec-4172.html>

MSSS. (2022). *L'itinérance au Québec – Deuxième portrait* (p. 101). Ministère de la Santé et des Services sociaux.

Parazelli, M. (2021). *Itinérance et cohabitation urbaine : Regards, enjeux et stratégies d'action* (Presses de l'université du Québec, Vol. 102). <https://www.puq.ca/catalogue/livres/itinerance-cohabitation-urbaine-3900.html>

Proulx, J. (2005). Michelle Duval, Annie Fontaine, Danielle Fournier, Suzanne Garon et Jean-François René, Les organismes communautaires au Québec. Pratiques et enjeux, Gaëtan Morin Éditeur, Montréal, 2005, 164 p. *Nouvelles pratiques sociales*, 17(2), 177-180. <https://doi.org/10.7202/011237ar>

Sanikopoulos, A. (2024, juillet 21). *Travailleurs de rue : Un métier méconnu et pourtant indispensable à travers la province*. Le Journal de Montréal. <https://www.journaldemontreal.com/2024/07/21/travailleurs-de-rue-un-metier-meconnu-et-pourtant-indispensable-au-travers-de-la-province>

Vuillemin, C. (2024, mai 8). *Mieux comprendre le travail de rue*. Le Manic. <https://www.lemanic.ca/2024/05/08/mieux-comprendre-le-travail-de-rue/>

Produit par HORS-CHAMPS

Miguel Bergeron-Longpré
Jean François St-Onge